

LE SYMBOLISME DES COULEURS DANS *SYLVIE* DE GÉRARD DE NERVAL ET *LE JARDIN DE BÉRÉNICE* DE BARRÈS

Sylvie RAYNAL GOUST

Universidad de Almería

Sylvie de Gérard de Nerval...roman de feu ou roman de la mélancolie? *Le Jardin de Bérénice* de Barrès...roman de la mélancolie ou roman de l'intensité? Chacune de ces oeuvres porte en elle une double lumière aux reflets tantôt pâles, tantôt éclatants, qui dévoile au lecteur un monde où profondeur et sensibilité s'allient pour indiquer une certaine vérité. "La vie des êtres sensibles est chose somptueuse et triste" (Barrès, 1967: 351) et ces deux pôles, somptuosité et tristesse s'offrent à l'imagination en des tableaux qui par les nuances de leurs tonalités nous font entrer dans le monde magique dont ils ont les clefs.

Dans ces deux essais, la symbiose est constante entre le cadre et le personnage, entre le halo perceptible et l'idée. La force des couleurs qui déterminent les images, donne leur unité au récit et aux caractères; L'harmonie naît de l'union entre l'image qui s'impose et ce que l'auteur veut nous transmettre. *Sylvie*, fleur des Filles du Feu, *Bérénice*, dernière étape et point culminant de cette oeuvre égotiste qu'est *Le Culte du Moi*: deux figures que chaque écrivain, projetant son désir de perfection, revêt de ce qu'il recherche: "c'est nous qui créons l'univers" (477), écrit Barrès et les univers créés par lui et par Nerval, avec leurs points communs et leurs divergences sont d'abord des lieux qui irradiant une clarté magique, signe que le lecteur va pénétrer dans un monde intériorisé.

1. COULEURS DE BRUME ET D'EAU

1.1. Sylvie

... "Le souvenir d'Adrienne, fleur de la nuit éclore à la pâle clarté de la lune, fantôme rose et blond glissant sur l'herbe verte à demi baignée de blanches vapeurs" (Nerval, 1946: 41) ...Ce souvenir à demi rêvé que Nerval évoque dans *Sylvie*, dernière de ses grandes créations publiée dans *La Revue des Deux Mondes* le 15 août 1853, nous présente un tableau dont la douceur des couleurs souligne l'enchantement et l'irréalité. L'oeuvre a pour cadre le Valois où "pendant plus de cent ans a battu le coeur de la France" (Nerval, 1946: 39), cette véritable patrie du poète qui pour lui est un centre, un symbole du passé et des racines qu'il nous donne, un lieu chargé d'authenticité d'où tout a surgi, la vieille France avec ses traditions, sa langue sans accent ni patois, ses fêtes d'origine druidique, ses vieilles familles y possédant encore des châteaux, son abbaye en ruines à Châalis. Nerval, chantre du Valois dans son oeuvre, y fut lui-même élevé à Loisy, près de Mortefontaine, et il nous évoque une ambiance qu'il connut bien dans son enfance. L'Ile-de-France est nimbée de brumes, ces brumes qui sont présentes tout

au long du récit et contribuent à lui donner son aspect rêvé. “Blanches vapeurs”, “pelouses couvertes de faibles vapeurs condensées qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes” (Nerval, 1946: 40), “plaine brumeuse” (Nerval, 1946: 48), “notre ciel brumeux” (Nerval, 1946: 64), “bosquets perdus dans les brumes” (Nerval, 1946: 79)...La blancheur diaphane des brumes noie le paysage qui devient un lieu magique, le lieu de tous les possibles et donc de l’infini. C’est dans cette brume que montent les voix des jeunes filles qui dansent et chantent des mélodies anciennes, ces mélodies chères à Nerval qui en présente quelques unes à la fin de la nouvelle. “Chaque fois que ma pensée se rapporte aux souvenirs de cette province du Valois, je me rappelle avec ravissement les chants et les récits qui ont bercé mon enfance” (Nerval, 1946: 82). La voix des jeunes filles est à l’image de l’atmosphère qui baigne la région: “d’une voix fraîche et pénétrante légèrement voilée, comme celle des filles de ce pays brumeux, elle chanta” (Nerval, 1946: 39). Le mot “pâle” est maintes fois répété: “rayons pâles de la lune” (Nerval, 1946: 40), “pâle clarté de la lune” (Nerval, 1946: 41).

Les étangs et les rivières où se reflète le ciel jalonnent le Valois et apportent aussi leur lumière: eau de la Thève, étangs de Châalis, “étangs lointains se découpant comme des miroirs sur la plaine brumeuse” (Nerval, 1946: 48), manoir de Pontarmé entouré d’eau, lacs d’Ermenonville, “étangs qui étalent en vain leur eau morte” (Nerval, 1946: 80) “quand Nerval n’y retrouve plus sa seule étoile qui chatoyait d’un double éclat. Tour à tour bleue et rose comme l’astre trompeur d’Aldebaran, c’était Adrienne et Sylvie, - c’étaient les deux moitiés d’un seul amour” (Nerval, 1946: 79-80).

Harmonie en rose, blanc et bleu, blondeur des filles d’Île-de-France, autant de douces tonalités qui traduisent la tendresse et l’amour de la jeunesse. L’eau des étangs ne brille que lorsque l’amour vit. Dentelle blanche de la robe de mariée que revêt Sylvie, faisant resurgir le passé de sa tante, soie rose des bas, nénuphars roses et blancs, collines bleuâtres de Montmorency, d’Écouen, de Luzarches: la tendresse est présente dans tout le récit, soulignée par la fragilité et la délicatesse des tableaux évoqués. Leurs tons mêlés à la tiédeur de l’air embaumé forment un cadre lui-même défini par l’auteur: “Cette nuit m’avait été douce, je ne songeais qu’à Sylvie” (Nerval, 1946: 49).

Souvenir de l’enfance sublimé par le rêve, évocation d’un temps ancien, références historiques comme celle qui traitent de l’abbaye de Châalis où “l’on respire un parfum de la Renaissance sous les arcs des chapelles à fines nervures, décorées par les artistes de l’Italie, où les figures des saints et des anges se profilent en rose sur les voûtes peintes d’un bleu tendre, avec des airs d’allégorie païenne” (Nerval, 1946: 56-57), descriptions d’édifices anciens tels les temples ovales à colonnes construits au XVIIIe siècle: tout suggère la nostalgie et la mélancolie, mais il ne s’agit pas là de sentiments pesants ou sinistres, au contraire ils ont le charme discret et la délicatesse des couleurs surannées. Légèreté de la brume, discrétion du ton, charme nostalgique couleur de mélancolie. Cette mélancolie est à la fois suggérée et précisée par Nerval qui scande le récit de ce terme: “Les romances sont pleines de mélancolie et d’amour” (Nerval, 1946: 39), au bal de Loisy, l’heure est “mélancolique et douce” et les lumières pâlisent” (Nerval, 1946: 59). La mélancolie est alliée à la solitude, solitude du poète qui a perdu

les chimères de l'enfance: "que tout cela est solitaire et triste" (Nerval, 1946: 65), "j'ai besoin de revoir ces lieux de solitude et de rêve" (Nerval, 1946: 80).

Le fantôme rose et blond d'Adrienne...ces couleurs douces et voilées qui se veulent à peine marquées, leur évanescence, soulignent l'aspect irréel des êtres évoqués par Nerval qui, comme dans un songe, glissent à la surface des choses, mais dans la profondeur de l'esprit. Laissons parler le poète: "nous étions ivres de poésie et d'amour. Amour, hélas! des formes vagues, des teintes roses et bleues, des fantômes métaphysiques! Vue de près, la femme réelle révoltait notre ingénuité; il fallait qu'elle apparût reine où déesse, et surtout n'en pas approcher" (Nerval, 1946: 35).

1.2. Le Jardin de Bérénice

Si *Sylvie* est la fleur du Valois, Bérénice, héroïne du *Jardin de Bérénice* de Barrès, publiée en 1891, est l'image d'Aigues-Mortes et elle en est indissociable; on ne peut l'imaginer loin de cette ville avec laquelle elle fait corps et se confond. Elle est l'aboutissement et le résumé de ceux qui l'ont précédée, elle est marquée par les lieux où elle a vécu. Élevée dans le Languedoc, à Joigné où son père était le gardien du musée du roi René, son enfance se déroule entre les tapisseries et les objets anciens de ce musée qui la forme; orpheline, elle devient ballerine à Paris où elle s'éprend de François de Transe qui meurt au bout de deux ans et qu'elle ne peut oublier. Philippe, qui avait connu Bérénice petite la revoit à Aigues-Mortes où elle vit dans la maison que lui avait donné son amant. Il comprend son chagrin et l'aide mais c'est elle qui lui montre ce qui est essentiel dans l'existence

Cet essai comporte une immense fresque d'Aigues-Mortes qui nous fait comprendre le personnage de Bérénice. Aigues-Mortes est d'abord un paysage d'eau où règnent la mer, les étangs et les canaux., l'air salé et la brume: "la brume des étangs d'Aigues-mortes avait été un liniment et un feutrage contre la vie" (Barrès, 1967: 401). Cette brume est une défense contre les attaques de la vie et non plus seulement une porte vers le rêve comme dans *Sylvie*, elle n'efface pas les choses mais les redessine en leur donnant des tonalités très douces: "À Aigues-Mortes, l'atmosphère chargée d'eau laisse se détacher les objets avec une prodigieuse netteté et leur donne ces colorations tendres qu'on ne retrouve qu'à Venise ou en Hollande" (Barrès, 1967: 357). Le paysage adoucit tout et rend ainsi la vie supportable à Bérénice, l'air est transparent. C'est un "pays lunaire plein de rêves immenses et de tristesses résignées" (Barrès, 1967: 380). L'eau a une lumière argentée et bleue, la solitude et la désolation saisissent l'âme: "étangs d'argent et de bleu clair, frissonnant de solitude sous la brise tiède" (Barrès, 1967: 369). La plaine voit croître des pins, des peupliers blancs, mais aussi des joncs dans les bas-fonds encore imprégnés d'eau salée. Tout y respire la paix. Les tonalités sont douces et pâles, c'est le rose qui domine, couleur des ibis qui peuplent la région; les maisons des pêcheurs sont "teintées de rose pâle, de jaune et de vert délavé" (Barrès, 1967: 387); on n'entend que le bruissement de la mer. Le mot "tendre" se répète, même les couchers de soleil sont doux, tout facilite la paix de l'âme;

Barrès évoque le “tendre soleil” (Barrès, 1967: 387), les couchers de soleil si singuliers à Aigues-Mortes, et ajoute: “Je n’y vis jamais rien de brutal: ses feux décomposés par l’humidité de l’air prenaient tous les coloris tendres de la gorge des colombes, mais avec une grandeur et une sublimité de désolation que Saint-Louis, quittant ces rivages, ne dut pas retrouver égales dans les plaines de Damiette” (Barrès, 1967: 380). Bérénice porte des robes du même ton que le paysage qui l’entoure: jaune, vieux rose, violet, scabieuse et vert d’eau. Même sa maison sa “pâle maison”, prend les couleurs douces du soleil couchant.

Bérénice est fragile et sensible; elle mourra de cette fragilité; sa délicatesse est à l’image même de l’atmosphère transparente et tendre d’Aigues-Mortes. Cette ville est une ville de souvenirs, une vieille ville qui n’oublie pas son passé et respecte la continuité, comme Bérénice qui n’oublie pas François de Transe. Ce lieu renferme un certain romanesque, surtout le point le plus élevé des remparts, la tour Constance, citadelle du XIIIe siècle. C’est là que se tint Saint-Louis avant ses croisades et Philippe découvre “la chapelle aux arceaux nerveux, le coin secret où le roi s’agenouillait et suppliait Dieu de lui accorder le don des larmes” (Barrès, 1967: 367). Les tons fanés comme ceux du passé s’accordent avec l’âme de Bérénice qui pleure son amour perdu. L’image de la mort est présente dans ce paysage qui ne se veut pas futile malgré sa fragilité et les couleurs du granit le rappellent: “Aigues-Mortes est une pierre tombale, un granit inusable qui ne laisse songer qu’à la mort perpétuelle” (Barrès, 1967: 380).

Comme dans *Sylvie*, la mélancolie est une constante à laquelle sans cesse fait allusion Barrès: “Mélancolique pays, parent de Bérénice, enseigne- moi” (Barrès, 1967: 375), “voici les principes de vie que m’enseigna la mélancolie de son visage” (Barrès, 1967: 389). La mélancolie est un trait du caractère de Bérénice; Barrès en fait une facette essentielle de son personnage; certes, Bérénice vit grâce au souvenir de son amant, mais la mélancolie était en elle depuis toujours: “Quand l’âge fut venu, cette mélancolie qui ignorait ses motifs se fixa dans un amour” (Barrès, 1967: 360).

Si les couleurs sont tendres et suggèrent la mélancolie, Bérénice elle aussi est tendre, “une tendre rêveuse” (Barrès, 1967: 368), et les rêves ne sont pas exclus du paysage d’Aigues-Mortes à cette heure où ils “sortent des étangs pour faire frissonner les hommes” (Barrès, 1967: 380).

La similitude des couleurs entre *Sylvie* et *Le Jardin de Bérénice*, cette harmonie en rose et bleu est-elle significative quant à la figure de la femme? La femme est-elle ici aussi rêvée que dans *Sylvie*? Sa fragilité, sa délicatesse n’excluent pas ses petites choses: Bérénice n’a pas eu une vie exemplaire, elle n’est pas un modèle et sa vie misérable est rappelée par l’auteur qui voit dans son imperfection même une qualité de plus: “Elle eut plus de défaillances qu’aucune personne de son âge, mais elle y mit toujours des gestes tendres, et sur cette petite main, après tant de choses affreuses, je ne puis voir de péché” (Barrès, 1967: 339).

2. COULEURS DU FEU

2. 1. Le Jardin de Bérénice

Les couchers de soleil à Aigues- Mortes offrent des couleurs tendres, mais chaque fois que Barrès les évoque, il emploie des mots qui expriment la splendeur: “Les couchers de soleil sont prodigieux à Aigues - Mortes ” (Barrès, 1967: 380), ils sont à la fois remplis de mélancolie et grandioses. La douceur sous la plume de l’auteur va de pair avec la grandeur et ce qui est petit et misérable devient sublime, “une sublimité de désolation” (Barrès, 1967: 380). L’apparente opposition des termes est fréquente dans l’oeuvre. Quand Philippe s’émeut au spectacle des terres violettes, des étangs d’argent et de bleu clair, au spectacle des couchers de soleil aux tons si doux, et que la mélancolie l’envahit, cette mélancolie est qualifiée de “magnifique et misérable pourtant” (Barrès, 1967: 369), les douces teintes du jardin de Bérénice sont d’une “voluptueuse désolation” (Barrès, 1967: 452). Le désolé, le misérable, le petit, le fragile, ainsi que le doux et le tendre, font surgir les notions de grandeur, de sublimité, et de passion. Tout est ennobli, à la fois les tableaux d’Aigues- Mortes et le personnage de Bérénice: la mélancolie est “noble” (Barrès, 1967: 383), “ici, rien de vulgaire” (Barrès, 1967: 383); Barrès évoque aussi “la singulière intensité de cette contrée” (Barrès, 1967: 374). La douceur s’allie toujours à la splendeur et à l’intensité, donc à la splendeur et à la profondeur. Elle s’allie aussi à une sorte de fièvre dans laquelle tout est plongé: “les étangs sont mornes et fiévreux” (Barrès, 1967: 380). L’éclat si doux de la lumière est aussi fiévreux que la main que Bérénice tend à Philippe. Tout semble double.

Bérénice est grandie par son chagrin et sa volonté de ne pas oublier qui effacent ses petites. Barrès ne décrit pas le monde brillant de l’Italie d’un autre égotiste , Stendhal, mais un monde de couleurs éteintes, de brumes. Cependant l’importance donnée à la sensibilité est la même et ainsi la splendeur est la même. Mélancolie de ce qui passe, poème de l’éphémère, de la tendresse de quelques instants. Bérénice ne pense pas, elle ressent; elle est spontanée et délicate, mais aussi ardente; elle a découvert par le sentiment ce qui est le plus important et Barrès oppose la force de sa sensibilité au rationalisme du fonctionnaire et ingénieur Charles Martin qui veut épouser la jeune fille. Le caractère ardent de Bérénice est dévoilé dans des tableaux où la couleur cette fois très vive joue un rôle singulier: Bérénice, petite fille, passait de longues journées dans le musée du roi René aux murs recouverts de tapisseries et de panneaux peints du XVI^e siècle; elle s’imprégnait de leur beauté et “les choses lui faisaient une âme sensible et élégante” (Barrès, 1967: 348), “tous ses jeux étaient ennoblis “ (Barrès, 1967: 349), “elle ressentait tous les mouvements de ce passé compliqué, ardent et jeune, auquel elle avait laissé prendre son coeur” (Barrès, 1967: 350). Dans la cour du château elle jouait entre les sculptures et “les herbes vertes et violentes du Languedoc” (Barrès, 1967: 350). Dans ce Languedoc où se déroule son enfance, les couleurs sont fortes et sensuelles et les herbes de la garrigue parfument l’air tiède. Barrès exprime toute la sensibilité de la jeune fille à travers un épisode de son existence: c’est la nuit, les derniers rayons du soleil, le parfum des herbes créent une atmosphère spéciale que le coeur de Bérénice va

percevoir immédiatement. Elle a le sentiment de la beauté, c'est ce sentiment qui la fait vivre: "sa mère, pour la coiffer, tirait un petit chapeau de velours rouge, qui emplissait l'enfant passionnée du sentiment de la beauté et brisait ses nerfs d'une douceur délicieuse...alors, dans l'obscurité descendue, elle sanglotait..."(Barrès, 1967: 351). Les couleurs sont intenses, l'or des rayons du soleil, le rouge du petit chapeau...La passion s'unit à la douceur. Qu'est-ce qui émeut Bérénice? Les derniers rayons du soleil, un petit chapeau rouge. D'autres n'y auraient même pas fait attention. Tout ce qui pénètre dans l'univers de la petite fille semble transfiguré et devient somptueux. Pourtant si fragile, elle s'unit par la sensibilité à tous ceux qui se laissent émouvoir par la beauté. Les rayons du soleil qui se reflètent dans le miroir peuvent être comparés avec les magnifiques paysages de "Noces" et "L'Été" de Camus, il y a une différence de quantité et non de qualité.

Le paysage d'Aigues-Mortes aux teintes douces sont grandioses et montrent ainsi à la fois l'aspect triste et somptueux de la vie des êtres sensibles: Les couleurs du Languedoc qui ont auréolé l'enfance de Bérénice présentent l'intensité et la magnificence de la sensibilité qui fait pénétrer au coeur des choses. L'héroïne est tendre et délicate, mais c'est aussi une fille du feu par son caractère ardent et sa sensibilité: elle est forte car elle ne renoncera jamais à sa vie intérieure, fragile parce qu'elle en mourra.

2.2. Sylvie

Cette force, on la trouve aussi dans *Sylvie*. La mélancolie des brumes du Valois, les tons pâles, ne sont qu'un écrin délicat qui adoucit l'incandescence de la création nervalienne. Cette incandescence est toute remplie de tendresse mais offre surtout des images d'intensité et de profondeur où la couleur significative est le rouge. Sylvie est une fille du feu parce qu'elle est l'étoile qui brille de tout son éclat dans l'imagination du poète; elle est un centre, une unité qui se détache et qui attire. La couleur rouge se détache sur le vert des forêts; la lisière des forêts est sans cesse évoquée et confère au récit un élément de mystère: la route qui conduit à Loisy traverse les forêts, les châteaux sont perdus dans la forêt, le poète s'égare dans les bois, lui et Sylvie traversent la forêt pour aller chez la tante à Othis, l'on prend le chemin de la forêt pour aller à Ermenonville où les grands chênes sont "d'un vert uniforme" (Nerval, 1946: 63), on passe par la forêt aussi pour aller à Châalis. La forêt, lieu mystérieux des révélations, qu' "Aurélié, en amazone, avec ses cheveux blonds flottants, traversait comme une reine d'autrefois" (Nerval, 1946: 78). Elle est le domaine du rêve, le monde de l'au delà comme dans les lais médiévaux¹. Les fleurs y sont comme des étoiles et sont un éclat dans la nuit: "j'ai vu bien des fois les fleurs éclater comme des étoiles de la terre" (Nerval, 1946: 44). Le bord des étangs est "vermeil aux rayons du soir" (Nerval; 1946: 45). Les fleurs sont le plus souvent rouges où or: boutons d'or, digitales pourprées; les fruits sont rouges comme les fraises que

¹ Dans les lais médiévaux et surtout dans les lais anonymes des XIIe et XIIIe siècle, la forêt est un monde magique où la réalité s'agrandit du rêve pour devenir plus complète et faire comprendre l'aspect caché des choses. Rien n'est expliqué mais montré comme dans un tableau où les couleurs évoquent à elles seules l'intensité du monde et de l'amour.

cueille Sylvie sur le chemin qui la conduit à Othis, comme les cerises et les groseilles qu'elle offre à son petit parisien. Le château Henri IV. prend des teintes rougeâtres le soir: "Les galeries du cloître, la chapelle aux ogives élancées, la tour féodale et le petit château qui abrita les amours de Henri IV. et de Gabrielle se teignaient des rougeurs du soir sur le vert sombre des forêts (Nerval, 1946: 69). Le monde recréé par Nerval est un monde chatoyant aux vives couleurs, un monde d'or et de feu: "le soleil perce le feuillage de ses traits enflammés"(Nerval, 1946: 39), Adrienne a "des cheveux d'or" (Nerval, 1946: 39), Sylvie arrivant chez sa tante "c'était le feu dans la maison" (Nerval, 1946: 51), les vêtements de mariée de la tante chatoient, les costumes des jeunes filles lors de la fête sont "d'hyacinthe où d'aurore", le nimbe du carton doré sur les cheveux d'Adrienne paraît un cercle de lumière, l'eau reflète les feux du jour: "Tant que nous pouvions, nous échappions à la danse pour causer de nos souvenirs d'enfance et pour admirer en rêvant les reflets du ciel sur les ombrages et sur les eaux" (Nerval, 1946:17).

L'intensité des couleurs de feu donne au personnage de Sylvie une profondeur qui en accentue la réalité. Si Adrienne est "l'idéal sublime" (Nerval, 1946: 80), et Sylvie "la douce réalité" (Nerval, 1946: 80), cette réalité est transfigurée. Sylvie a de grands yeux noirs, le teint halé d'une petite paysanne mais son regard est "enchanté" (Nerval, 1946: 65), elle est l'âme du Valois et elle symbolise à elle seule le monde magique des amours de l'enfance.

3. LE MONDE DE L'IDÉAL

Dans les deux oeuvres, l'émotion fuse à chaque ligne: l'émotion et la nostalgie de Nerval se souvenant d'un temps à jamais passé, l'émotion de Philippe, à travers laquelle s'exprime celle de Barrès, découvrant dans le coeur de Bérénice "les assises profondes de l'univers" (Barrès, 1967: 409). Dans l'oeuvre de Barrès, cette émotion jaillit à la fois de la contemplation des couchers de soleil et de leur lumière dégradante, dans *Sylvie*, elle jaillit de l'évocation du Valois brumeux et des couleurs intenses évoquées par Nerval qui se souvient de Sylvie.

Douceur et intensité, tendresse et passion, reflétées dans des couleurs qui nous bercent ou nous frappent. "mes belles émotions" (Barrès, 1967: 382) dit Barrès qui recherche toujours la tendresse du coeur et qui confie: "cette petite libertine...m'a laissé une image tendre et élégante, que j'ai serrée de côté, comme jadis ces oeufs de Pâques, dont les couleurs m'émouvaient si fortement que je ne voulais pas les manger" (Barrès 1967: 337). La primauté de l'émotion éclate dans ce récit où L'Adversaire² est le rationalisme, le conformisme, la sècheresse de coeur représentés par Charles Martin; son esprit routinier s'oppose à l'aventure de la sensibilité. La référence constante à la nature, à ses tonalités, la compénétration de Bérénice avec elle, soulignent que la jeune fille est le véritable génie d'Aigues-Mortes.

² L'Adversaire pour Barrès est tout ce qui s'oppose à la vie intérieure, au développement du moi, à la sensibilité, ce qui explique l'emploi du A majuscule.

Dans le discours de Barrès, il y a deux mouvements fondamentaux: accord-fusion, rejet-séparation. Bérénice et la conscience populaire, et de l'autre côté Charles Martin qui s'oppose à la compréhension et à l'intuition. Eau et couleurs du paysage d'Aigues-Mortes, larmes de l'inconsolable Bérénice, leur transparence est la seule vérité pour Barrès, parce qu'elles sont l'image de l'essentiel: "Chacune de ses larmes a été pour moi plus précieuse qu'un raisonnement impeccable" (Barrès, 1967: 453).

La brume du Valois, le rouge du Château Henri IV et des fruits et fleurs qui éclate sur le vert des forêts, nous font d'abord toucher le rêve puis ensuite l'intensité de ce qui est essentiel pour Nerval: l'amour qu'il ressent pour une femme si réelle et si rêvée qui comme Bérénice s'unit au passé pour faire comprendre une vérité intemporelle. Douceur et charme profond de l'enfance et des premières amours, joies si simples des fêtes champêtres, charme magique du Valois, la réalité devient si belle qu'elle se voudrait éternelle.

Quelle est donc cette réalité si lumineuse qu'aussi bien Barrès que Nerval veulent nous faire sentir, à l'aide de tableaux aux nuances complémentaires? À la fin de son récit, Nerval nous parle de "la soif mélancolique de l'idéal" (Nerval, 1946: 86); ce mot "mélancolique" qui revient sans cesse se réfère à la mélancolie de ceux qui ne peuvent se contenter, qui recherchent toujours. Nerval s'est créé un type de femme idéale, rêvée, et comme le dit René Louis Doyon dans son introduction aux Filles du Feu, "toutes ses quêtes d'amour n'étaient que cette recherche du divin exclusivement enclos dans un seul être" (Nerval, 1946: 79.). Sylvie, couleur du feu, est un feu divin dont il avait besoin pour vivre.

Cette mélancolie des êtres qui ne peuvent se contenter, est diffuse aussi dans *Le Jardin de Bérénice*: la jeune fille est: "celle qui n'est pas satisfaite" (Barrès, 1967: 454), c'est en fait son insatisfaction qui la rend mélancolique et non le souvenir de son amour. Elle est profondément insatisfaite, elle croit avoir été heureuse avec François de Transe: se trompe-t-elle? L'important pour Barrès, c'est qu'elle demeure insatisfaite. Dans le musée du roi René, elle a entrevu et senti la beauté et elle la recherche toujours au fond d'elle-même. Être d'instinct et de coeur, extrêmement sensible, elle ne supportera pas son mariage avec Charles Martin, un de ces "barbares", comme les nomme Barrès, qui peuvent briser la vie intérieure de Bérénice puisqu'ils vivent seulement à la surface des choses et veulent transformer avant de comprendre, raisonnent au lieu de sentir. Dans *Chartreuse de Parme* de Stendhal, on observe une dualité dans les mots, dans les nuances des adjectifs (passion tendre, douce gravité, tempérament de feu et de timidité), un mélange de tendresse et de dynamisme, une dualité entre énergie et sympathie; bien qu'il s'agisse de passion, de feu, jamais ne sont absents la tendresse et la sensibilité égotistes. Dans *Le jardin de Bérénice*, on observe une dualité entre la tendresse et l'intensité: Bérénice est sensible et passionnée, fragile et forte à la fois. Les mots clefs sont: somptueux, beauté, passionnée, et aussi: âme sensible, coeur, douceur. Mais ils sont accompagnés de mots se référant à la tristesse, à la désolation, à l'aspect misérable de l'être, que l'on ne trouve pas chez Stendhal. Chez Barrès, la tristesse est le signe de l'insatisfaction essentielle. La mélancolie du paysage imprégné d'eau, où dominent le rose et le vert pâle, manifeste l'importance de cette tristesse: "la tristesse de tous ces êtres privés de la beauté qu'ils désirent et aussi leur courage à la poursuivre les parant d'un charme qui fait de cette terre étroite la plus féconde chapelle de méditation" (Barrès, 1967: 409). Ce qui importe

pour Barrès, c'est ce qu'il y a d'éternel dans les êtres, ce qui montre qu'ils tendent à la perfection: "En chacun est un être supérieur qui veut se réaliser" (Barrès, 1967: 408) et selon les propres mots de l'écrivain, c'est "l'admirable vision du divin dans le monde que Philippe trouva dans Bérénice" (Barrès;1967: 458).

Sylvie et *Le Jardin de Bérénice*, deux oeuvres où chacun des auteurs manifeste sa recherche de l'idéal, deux oeuvres où il y a juxtaposition de couleurs douces et de couleurs intenses en des tableaux qui revêtent les personnages de leurs nuances. La compénétration de ces personnages et du paysage aux teintes si singulières, révèle un monde d'harmonie, cette harmonie que Nerval trouve dans l'union du réel et du rêve et Barrès dans la sensibilité qui montre le chemin de l'idéal.

Dans *Sylvie*, prédominent les couleurs intenses, le feu du rêve intense, un feu qui n'est pas dévorant puisqu'il est tempéré par la douceur et la mélancolie que symbolisent les tons de brume: monde de passion adouci par la tendresse. Dans *Le Jardin de Bérénice*, prédominent les couleurs pâles qui ont la transparence de l'eau et qui expriment la mélancolie et la douceur de l'âme sensible de la jeune fille, mélancolie avivée par la force et la passion, soulignées elles-mêmes par les couleurs intenses et la lumière; les teintes douces sont rehaussées par cette lumière qui leur donne splendeur et magnificence: l'âme tendre de Bérénice est sublimée par sa passion et sa sensibilité, les couleurs suaves deviennent splendides: l'être blessé est grandi par sa sensibilité qui lui permet de comprendre en profondeur.

La répétition des termes se référant aux couleurs est aussi tangible dans les deux essais, mais dans *Le Jardin de Bérénice*, l'auteur explicite sa pensée et compare le paysage d'Aigues-Mortes au paysage intérieur de l'héroïne alors que dans *Sylvie*, il n'y a jamais explication mais évocation, ce qui ajoute à la fraîcheur et à la perfection du texte.

La force de la sensation, le monde enchanté réservé aux êtres sensibles est le monde de Nerval lui-même; ce monde, Barrès le comprend mais s'en détache pour l'expliquer dans son oeuvre *Le jardin de Bérénice*. Le monde de Barrès est pâli par l'imperfection et la souffrance, le monde de Nerval a l'enchantement de la perfection rêvée.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAM, P., Desne, R. (1971): *Histoire Littéraire de la France*, Paris, Editions Sociales.
 BARRÈS, M. (1967): *Le culte du Moi*, Paris, Le livre de poche.
 JEAN, R. (1964): *Nerval par lui-même*, Paris, Le Seuil.
 NERVAL, G. de (1946): *Les Filles du Feu*, Paris, Rasmussen.
 STENDHAL (1964): *La Chartreuse de Parme*, Paris, Garnier-Flammarion.
 MICHA, A. (1992): *Les lais féeriques des XIIe et XIIIe siècles*, Paris, Garnier Flammarion.
 O'HARA TOBIN, P. M. (1976): *Les lais anonymes des XIIe et XIIIe siècles*, Genève, Droz.

